

TEMPERATURE

Du 6 août 1903

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include: 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

PIE X.

ESQUISSE.

Ce n'est pas une tâche facile à remplir que de formuler, du jour au lendemain, au hasard des premières impressions, une opinion juste, fondée en raison, sur une personnalité auguste comme celle du cardinal qui vient de monter sur le trône pontifical...

En ce qui concerne Pie X, cependant, il y a dans les fouilles des relations qui nous parviennent depuis deux jours, sans ordre, un certain nombre de traits qui, rapprochés les uns des autres et combinés ensemble, composent une physionomie prodigieusement intéressante et profondément sympathique.

On a souvent reproché au catholicisme d'avoir des tendances despotiques et aristocratiques. L'avènement de Pie X est une preuve flagrante du contraire. L'élection qui vient d'avoir lieu, à la face du monde entier, démontre que c'est, au contraire, la plus fortement constituée des républiques, et quelle est tout à la fois la plus soude des démocraties.

Qui fut le père de l'empereur de Venise, aujourd'hui Pontife souverain ? Un simple paysan du Nord de l'Italie qui, pendant sa longue et laborieuse carrière, toujours gagnant péniblement sa vie ; et comme on lui faisait remarquer un jour qu'il avait un fils comme le sien, qui était prince de l'Eglise, il pouvait aspirer à des emplois plus honorables et plus lucratifs que celui de facteur de poste rurale, il répondait avec une fierté bien républicaine qu'il pouvait se suffire à lui-même et qu'il n'avait besoin de la protection de personne.

Tel père, tel fils. Pie X s'est fait lui-même tout ce qu'il est. C'est par excellence, le fils de ses œuvres. Il n'a eu besoin d'aucune protection pour arriver et il ne doit rien à personne. N'ayant à remplir de devoirs de reconnaissance envers qui que ce soit, excepté envers Dieu, il est complètement libre et peut jeter sa bride à tous les mouvements de son cœur et de son esprit.

Mort des rangs du peuple, il est toujours resté et restera toujours du peuple. Connaissant à fond les petits et les faibles pour avoir vécu longtemps avec eux, il sait leurs besoins comme leurs défauts et il saura adoucir les uns, comme corriger les autres ; car il ne se contente pas d'enseigner le précepte, il prêche aussi et surtout d'exemple. C'est non seulement un modèle de piété, mais aussi de charité, et il est adoré des malheureux qui l'ont fait depuis longues années le patriarche des pauvres de l'Adriatique.

Arrivé au pouvoir suprême, sans l'avoir sollicité, il peut l'exercer sans crainte, sans entraves, car il n'est l'homme lige d'aucune nationalité, et il peut se vanter d'avoir des amis, des admirateurs partout, des ennemis, des contempteurs nulle part.

Quand il a été choisi par les cardinaux, le Sacré Collège était divisé en deux factions bien distinctes qui ne pouvaient s'entendre pour former une majorité. Sarto n'appartenait à aucune des deux ; il se tenait à l'écart, en attendant que l'accord pût s'établir entre les deux groupes, prêt à voter en faveur du candidat favori, et voilà que les cardinaux, fatigués de la lutte, abandonnent les hommes de leur choix, pour venir solliciter son pas sa voix en leur faveur, mais son acceptation de la papauté qu'il ne brigait pas. Ce n'est pas lui qui est allé à la montagne, comme Mahomet, c'est la montagne qui est venue à lui. Impossible de rêver un plus beau triomphe.

Un dernier trait qui complète cette noble et aimable physionomie et la rapproche de celles des illustres papes du passé. Pie X est grand amateur des arts, grand protecteur des artistes. Déjà héros de la piété et de la charité, il le deviendra bientôt aussi de la modestie. N'a-t-il pas dit avant hier, qu'il n'y aurait chez lui d'autre changement que dans la couleur des habits et qu'il resterait toujours le même Sarto ?

LES FÊTES

L'ARBITRAGE.

On a lu hier dans L'ABELLE une dépêche relative à la lettre que vient d'adresser le baron d'Estournelles de Constant à M. Delcassé au sujet des fêtes de l'arbitrage. Voici ce qu'a dit de ces fêtes un correspondant, sous la date du 24 juillet dernier :

Elles se poursuivent à Londres, avec un éclat qui dépasse les plus audacieuses espérances, avec aussi une spontanéité de sympathie que nous aimons à noter. L'entente cordiale est dans les esprits. Elle passera bientôt dans les faits.

Nous avons publié des fragments, trop courts, du discours du baron d'Estournelles de Constant. M. Balfour lui a répondu. Voici, de son allocution très applaudie, les passages les plus importants :

M. d'Estournelles, la première fois que je le vis, il y a plus d'années que je ne le voudrais, était un membre distingué du corps diplomatique. Il était, ce soir, le diplomate en disant ce qu'était l'affaire des diplomates d'empêcher les litiges entre les nations d'atteindre leur période aiguë. J'incline à croire que M. d'Estournelles, en sa nouvelle qualité, a peut-être fait plus pour la paix du monde qu'il n'aurait fait dans son ancienne profession d'Applaudissements, et qu'à titre de leader, en France, de ce mouvement, il peut se flatter de continuer à l'entente internationale, plus qu'il n'aurait jamais pu être ministre, comme diplomate, à même de le faire au prix de n'importe quels efforts.

M. Balfour a ajouté : La présence des députés français cause à leurs hôtes un plaisir dont il est impossible d'exagérer le sentiment. On doit l'interpréter comme l'intention arrêtée des deux pays d'établir sur des bases durables une organisation destinée à prévenir dans leurs causes mêmes, les froissements qui, tout méquins qu'ils soient, peuvent être cause d'événements tragiques ou avoir des conséquences regrettables.

Après M. Balfour, Sir Henry Campbell Bannerman a exprimé des sentiments pareils. M. Chamberlain a pris ensuite la parole. Je crois, dit-il, à l'entente cordiale. Et j'ai la hardiesse de penser que, plus que les traités, une sympathie réciproque est capable de la fonder.

Avec joie je constate que cette sympathie existe puisqu'il lui a suffi, pour éclater, d'une occasion.

Il y a eu, entre la France et l'Angleterre, des idées, des passions communes. Il y a une communauté de sentiments. Elle a duré longtemps. Elle peut renaître.

Des divergences de vues sur certaines questions peuvent subsister. J'ai la confiance et la conviction qu'elles doivent, dans un esprit de sympathie, se régler "avec ou sans arbitrage".

Hier à midi, le lord-maire et la lady-mayores, entourés de nombreux aînés et de membres de la municipalité, ont reçu les

LES MANUELS

Le lord-maire, ainsi que les personnes présentes, étaient en grande tenue. Un grand nombre de membres du Parlement assistaient également à la réception, ainsi que M. Malcolm, du Foreign Office. Le lord-maire leur a souhaité la bienvenue.

— Nous aimerions, a-t-il dit, voir les deux pays se rapprocher toujours de plus en plus. Nous saluerons tout ce qui pourra contribuer à rapprocher ce but dans la suite.

On a parlé d'alliances formelles. Mais nous avons formé un lien plus fort, celui de l'union de cœur, qui servira mieux que tout autre à cimenter les rapports amicaux des deux pays.

En quittant Mansion House, les députés français se sont rendus au Stock Exchange.

Hier soir, les députés et sénateurs français ont été reçus par sir Edouard Sassoon, membre du Parlement, dans son élégant hôtel de Park Lane. Parmi les convives anglais on remarquait sir H. Campbell Bannerman et M. Asquith.

Sir Edouard Sassoon a prononcé un toast fort applaudi. Nous regrettons de n'en pouvoir, faute de place, citer que des fragments :

L'avenir, messieurs, n'est plus l'expérience contemporaine nous le prouve haut la main — à celui qui prépare les engins de guerre et de destruction, mais bien à celui qui s'ingénie à élever le monde par les produits tant agricoles qu'industriels que la science pratique permet de plus en plus de mettre à la portée des consommateurs du globe. Le progrès, c'est la paix, et comme rien ne contribue à resserer les liens entre les nations comme les intérêts matériels, je suis assez téméraire pour prévoir le jour où ces deux nations, en vedette de la civilisation, uniront leurs efforts pour aboutir à une entente internationale, en adoptant le seul moyen qui soit vraiment l'échange libre et illimité.

Sir Edouard Sassoon a ajouté : Dans tous les cas, quant à l'œuvre actuelle, nous vous permettons, pour notre part, de ne rien négliger ; d'y travailler sans esprit de parti — et je crois pouvoir le dire en présence de notre chef d'opposition, si sympathique et distingué, sir Henry Campbell Bannerman — pour rendre fécond cet idéal élevé que vous préconisez avec tant de savoir et de sincérité.

Labou des mêmes convictions, je prie mes collègues de ce côté de la Manche de se joindre à moi en bavant à la santé de ces vaillants légionnaires, ces croisés pacifiques du beau et chevaleresque pays de France.

Cette réunion cordiale a fort agréablement terminé une journée bien remplie.

Pourquoi le Pape est-il pres- que centenaire.

Le Pape Léon XIII s'est plu, dans une poésie en latin et dédiée à un personnage imaginaire, Fabricius Rufus, à expliquer quelle méthode il fallait suivre "pour se conserver sain et vigoureux jusqu'à l'extrême soir de la vieillesse".

Au surplus, chacun peut en faire son profit. La première qualité est la propreté. La table doit toujours être dressée sans luxeux apparat. Il faut absorber les vins les plus purs car ils mettent la joie dans l'âme et débarrassent des

AMUSEMENTS.

WEST END.

La famille Panneco — trois femmes et quatre hommes — obtient chaque soir un succès phénomé- nal d'attrait de captivant

comme les autres, mais celle de ces intelligents artistes actives.

Voici les titres des morceaux exécutés hier par l'orchestre de l'Excelsior de Arthur Jouveure de la Muette de Paris, le Ballet de Faust, Fatma de Suppé, etc.

Ce soir et demain, changement de programme.

PARC ATHLETIQUE.

La troupe Olympia poursuit toujours le cours de ses succès au Parc, par le mauvais comme par le beau temps, même en cas de pluie. Les représentations de "The French Maid", continueront jusqu'à samedi prochain.

Il y aura foule ce soir au Parc. Demain, le prochain, première du Mikado.

MOT POUR RIRE.

Un admirable mot d'avare. Il cause avec son médecin, relevant à peine d'une assez grave maladie, et plaint :

— Il y a trois semaines que je n'ai pas mangé.

— Ce n'est pas étonnant ! dit l'homme de l'art, en haussant les épaules.

— Et j'en ai pas fait !

— Dame ! c'est que vous avez encore beaucoup de fièvre.

— Et alors ?

— Et alors, la fièvre nourrit beaucoup.

— Pas possible !

— C'est prouvé !

L'excellent Harpagon redéclina un moment, puis soudain, comme illuminé d'une inspiration :

— Vraiment ! la fièvre nourrit !

— Et ornement !

— Alors, dites-moi, docteur !

— Mais ce qu'on ne pourrait pas en doter aux domestiques ?

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"KIMOND ROSTAND ET SON THEATRE"

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or et le comité jugera le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi habilement que possible, sur papier de qualité, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devra pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira soigneusement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera tenu de concourir.

Toute personne qui aura obtenu

Triste Situation.

New York, 6 août — Affamé sans un sou, Charles J. Davis condamné pour faux à l'internement dans la maison de correction de l'Illinois, qui avait iniquement la parole donnée en obtenant sa mise en liberté, s'est constitué prisonnier aujourd'hui et a demandé à être interné de nouveau, attendu qu'il n'a aucun espoir de pouvoir gagner sa vie honnêtement.

L'impossibilité où il se trouve d'obtenir du travail comme tailleur de pierres, son métier, parce qu'il n'est pas membre d'une union, est dit-il, la cause de sa résolution désespérée.

Davis dit qu'il a été condamné à un internement indéterminé, ou à quatorze ans dans la maison de correction de l'Illinois, à Pontiac, en décembre 1897, pour de faux mandats de paiement de la compagnie de chemin de fer de Chicago et Nord-Ouest, et qu'après avoir travaillé pendant un an et demi en liberté sur parole en récompense de sa bonne conduite.

Un mois il a manqué de se présenter et, arrêté, il fut incarcéré pendant neuf mois, au bout desquels il fut mis en liberté de nouveau.

Il a tenu parole pendant un certain temps, mais finalement est venu relouer à New York.

Davis sera maintenu en prison jusqu'à l'arrivée d'instructions des autorités de l'Illinois.

S'il est réintégré dans la prison, il devra d'après les lois de l'Illinois, purger sa peine entière.

EXPLOSION.

Cincinnati, 6 août — Un feu causé par l'explosion d'une boîte de poudre a occasionné des dommages de plusieurs milliers de dollars à la fabrique d'encre d'imprimerie de Queen City, aujourd'hui.

William Miller, Harry Oeding et Joseph Warren, trois employés de l'encre, ont été grièvement blessés.

Réseau de chemin de fer.

San Francisco, 5 août — E. H. Harriman, chef du syndicat qui contrôle le chemin de fer de Californie et Northwestern, veut faire entrer cette ligne dans le réseau de la côte qui aura éventuellement son terminus à Astoria, ou sera rattaché au chemin de fer de l'Oregon et de la ligne de la compagnie de Navigation.

Mort d'un ancien capitaine.

Malden, Massachusetts, 5 août — Le capitaine Georges Easton, ancien capitaine des Etats-Unis à Captown, est mort aujourd'hui à Malden.

Soulèvement général.

Londres, 6 août — Une dépêche de Vienne à une agence de nouvelles dit que le comité révolutionnaire central macédonien a fixé la date du 15 août pour un soulèvement général, et que Boris Sarafoff, un des plus puissants et les plus intelligents chefs de ce mouvement, a été nommé commandant en chef des révolutionnaires, avec Anan Stoupanoff premier lieutenant.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, Rue Bowen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

DEPECHE S

Télégraphiques

Les Grandes Manœuvres Navales.

Bar Harbor, Maine, 6 août — Un remorqueur de l'escadre de l'Amiral Barker qui, dans les grandes manœuvres, défend les côtes de Maine est venu au mouillage prendre le courrier à Bar Harbor.

Il a rapporté la nouvelle que l'Amiral Barker, avec le navire-école Kennebec, les cuirassés Alabama et Illinois et les croiseurs Penn et Minnesota, est allé à la recherche de l'escadre de l'Amiral Hartford.

Les vieux navires école Hartford et Chesapeake gardent l'entrée de la baie des Français, près du phare de Egg Rock, lorsqu'un défilé intentionnel n'est pas de nature à participer les navires écoles aux manœuvres.

Series les veilles sont allées à une grande distance de cette partie de la côte. Les forces navales américaines ont apparemment rétrogradées pour repousser toute attaque.

MOT POUR RIRE.

Un admirable mot d'avare. Il cause avec son médecin, relevant à peine d'une assez grave maladie, et plaint :

— Il y a trois semaines que je n'ai pas mangé.

— Ce n'est pas étonnant ! dit l'homme de l'art, en haussant les épaules.

— Et j'en ai pas fait !

— Dame ! c'est que vous avez encore beaucoup de fièvre.

— Et alors ?

— Et alors, la fièvre nourrit beaucoup.

— Pas possible !

— C'est prouvé !

L'excellent Harpagon redéclina un moment, puis soudain, comme illuminé d'une inspiration :

— Vraiment ! la fièvre nourrit !

— Et ornement !

— Alors, dites-moi, docteur !

— Mais ce qu'on ne pourrait pas en doter aux domestiques ?

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DEUXIEME PARTIE.

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

LE BRAS ET LA LETTE.

IV.

Dans les casinos ou les maisons de jeu, on ne demande pas à son partenaire d'où il sort, pourvu qu'il présente un extérieur

décent et que les apparences plaident momentanément en sa faveur.

A notre époque, il reste toujours quelque chose de ces relations et de ces rares exceptions, les pigeons dévoués par les deux chevaliers d'industrie aux bords de mer continuaient à leur apporter leurs plumes d'ivoire.

Cartigny et Savignol ne trichaient pas seulement aux cartes.

Ils étendaient leurs remarquables talents à tout ce qui touche aux "menus suffrages" de Dame Fortune. Un homme entre leurs mains crochues n'en sortait que fort mal en point.

Les vieux Parisiens qui les voyaient à l'œuvre et savaient à quel point ils se méritaient de se scandaliser entre eux.

C'est que les gogos, une fois trichés, se gardent bien de prévenir les niais des pièges où ils sont tombés eux-mêmes.

Il y a des aveux que l'amour propre interdit et il a toujours été très doux, surtout parmi les joueurs, de voir un malheureux se prendre à la gorge ou à la tête, et laisser tomber sa tête.

Les tribunaux, d'ailleurs, n'interviennent que rarement dans les affaires de tricherie. Lorsqu'un gogot est une fois démasqué, on ne demande pas à son partenaire d'où il sort, pourvu qu'il présente un extérieur

tricher ailleurs.

Quoi qu'il en fût, la carrière de Michel Cartigny, après l'incident d'Orléans, paraissait brisée.

Il était resté trois mois au lit. Clarisse, dans la fièvre de son attachement, l'avait soigné avec un dévouement admirable.

Mais ce soins mêmes avaient coûté cher et l'action des deux associés rendait la situation plus épineuse encore.

Lorsque Cartigny comprit qu'il était aveugle et que sa santé resterait incurable, un rugissement de bête fauve sortit de sa gorge.

S'il avait eu une arme sous la main, peut-être eût-il achevé ce que l'Américain avait commencé.

Pour lui l'effondrement était terrible.

Pendant une journée, il proféra les plus immondes blasphèmes, maudissant l'humanité entière, tantôt avec des sanglots, tantôt avec des ricanelements de damné.

Lorsque, pour la première fois, l'appareil qui reconstruit les plaies fut enlevé et que Clarisse vit à nu cet horrible faciès, un cri d'épouvante lui échappa.

Savignol, lui-même, que sa vie accidentée semblait avoir brisée contre les plus cruelles émotions, frissonna.

— Sapristi ! murmura-t-il, essayant de se donner le change par une plaisanterie, il sera difficile au camarade de jouer les jeunes premiers avec cette tête

là !

Quand l'épuisement eut calmé un peu les hurlements de possédé que poussait Michel, on redouta pour lui un transport au cerveau.

Enfin, au petit jour, il s'endormit.

A son réveil, il était plongé dans une prostration absolue.

Il ne voulait rien prendre et gardait un silence farouche.

Clarisse était terrifiée devant le changement de son complice.

Elle se demandait avec angoisse si le sien ne suivrait pas, peut-être plus cruel encore.

Tout à coup, alors que seules, les respirations oppressées de ses deux gardiens troublaient le silence de la chambre, Cartigny se dressa brusquement sur son séant :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Venez-tu ! Allez-vous en ! Je n'ai plus besoin de personne !

Laissez-moi crever seul comme un chien enragé !

— Michel !... s'écria Clarisse, les bras tendus.

Mais il la repoussa avec toute la vigueur que pouvait lui laisser son état.

Savignol s'approcha de son tour.

— Voyons, mon vieux, si tu ne vas pas recommencer à battre la campagne, tu sais bien que tu la feras à moi, non ?

— Je ne vous connais plus ! répliqua le forcené. Je vous exécute comme l'humanité tout

entière... Pourquoi êtes-vous

après de moi ? Est-ce donc qu'on peut encore me voler quelque chose ?

Clarisse voulait passer les blessures qui supparaient encore. Il l'écarta avec la même violence que la première fois.

Et, comme elle insistait en pleurant, il rugit :

— Si tu reviens, je t'étrangle !

— Allons, reprit Savignol, retirez-vous, mon ami, je vous le remplacerai... Si enragé que soit devenu Michel, il sera moins redoutable pour moi que pour vous.

Une fois seul auprès du blessé :

— Ecoutez, Michel, dit-il, je te préviens que si tu ne veux pas le laisser soigner, nous te ferons conduire à l'hôpital.

— C'est ce que je demande, répliqua Cartigny de sa voix rauque et forcée de hurler. Au moins les médecins m'expliqueraient tout de suite !

— Erreur, mon vieux !... Il te guérira ; mais on t'enverra aux Quinze-Vingts, à moins que tu ne préfères prendre une gaiture et passer la romance dans les contras.

— Je me tuera !

— Cause toujours ! Nous parlerons de ça dans un mois.

La conversation vint, à l'apport d'un calme relatif dans l'esprit révolté de l'avengé.

Maintenant, Cartigny affectait une sorte de résignation à merci.

Il se taisait pendant des heures entières, en proie à une continuelle et farouche méditation.

Il continuait cependant à se montrer d'une dureté incroyable envers Clarisse.

Mais avec Savignol, il s'entretenait de nouveau très amicalement.

— Eh bien ! s'écria celui-ci, te voilà réaliste. Quels sont les projets d'avenir ?

— Ça dépend des tiens.

— Moi, mon vieux, je suis perplexé... Je ne sais pas accoutumé à travailler en solitaire, tu sais, et ce n'est pas à l'âge déjà respectable où je parviens que je vais changer mes habitudes.

— Il doit rester en environs vingt mille francs ?

— Mes compliments ! Tu as une rude comptabilité dans la boucle... C'est exact comme le Grand Livre : vingt mille cinq cents francs. J'ai fait la caisse ce matin... Quant je dis "fait la caisse", c'est pas comme tu l'entends, ça veut dire que j'ai fait la caisse.

— Et bien ! tu as une drôle de façon de le lui prouver !

— Maintenant, je ne lui imputerai plus que de l'aversion, du dégoût. Elle est restée belle... Elle ne peut songer qu'à me quitter, qu'à prendre un nouvel amant... Elle me trompera sans que je puisse le voir, le soupçonner... Ah ! quand je pense à ça, la folie revient battre me tambour ! Je sens me monter au cerveau des idées de meurtre !